
Le Misanthrope. Comédie en cinq actes.

Numéro d'inventaire : 1977.01756

Auteur(s) : Molière

Maurice Pellisson

Type de document : livre scolaire

Éditeur : Delagrave (Ch.) Librairie (15, rue Soufflot Paris)

Imprimeur : Créte

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1881

Collection : Classiques français

Description : Livre relié. Dos noir déchiré. Couv. cartonnée ill. Traces d'humidité.

Mesures : hauteur : 178 mm ; largeur : 111 mm

Notes : Édition à l'usage des classes par M. Pellisson. Etude biographique et littéraire en début d'ouvrage.

Mots-clés : Littérature française

Anthologies et éditions classiques

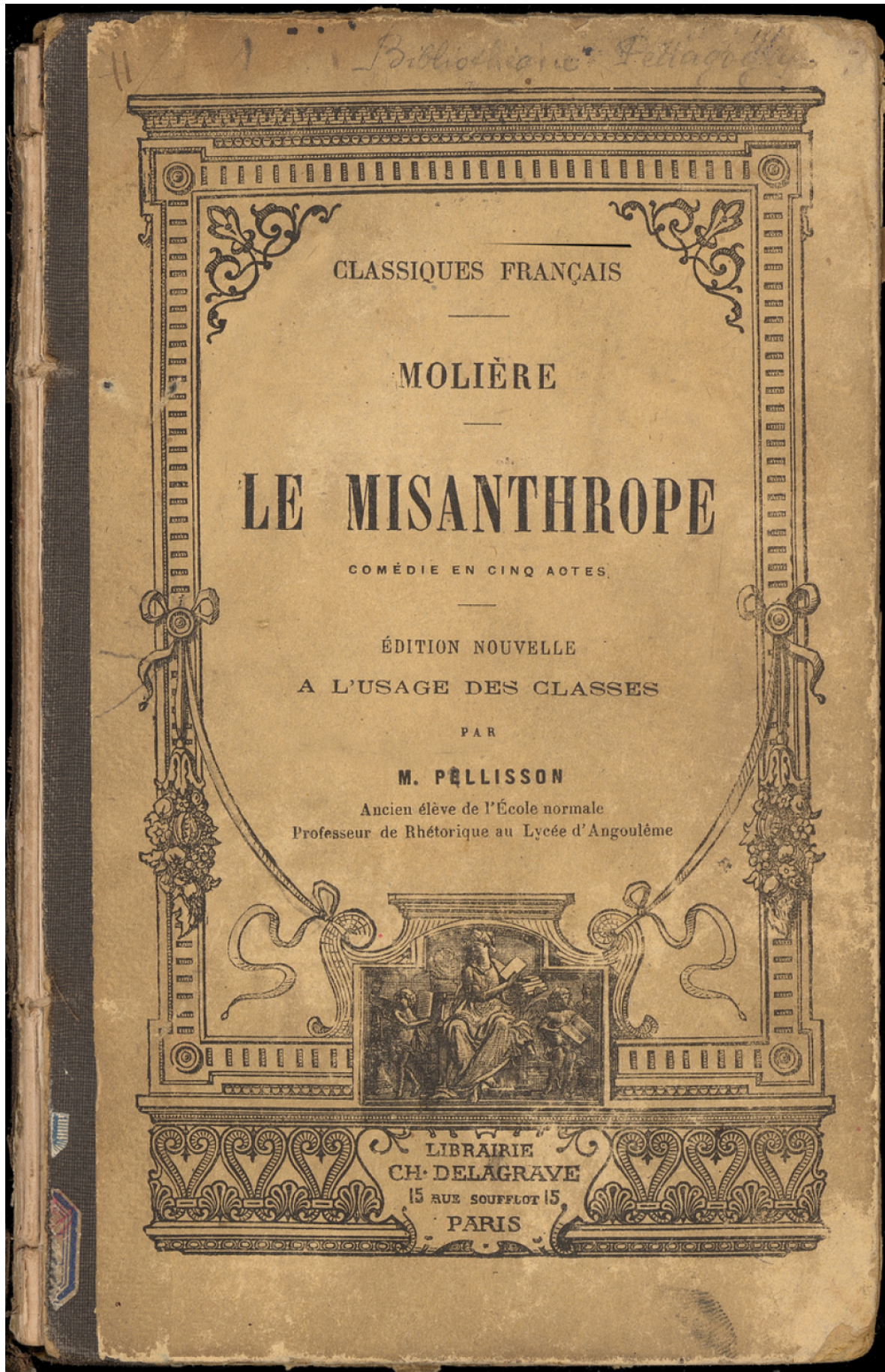
Filière : Post-élémentaire

Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 96

Sommaire : Table des matières



11 Bibliothèque pédagogique



LE MISANTHROPE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE.

Laissez-moi, je vous prie ¹.

PHILINTE.

Mais encor dites-moi quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre ².

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre.

Et quoique amis ³ enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, se levant brusquement.

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers ⁴.

1. L'estampe qui précède l'édition de 1682, représente Alceste assis, la tête tournée du côté de Philinte, debout à sa droite.

2. Dans une récente conférence sur Molière et le *Misanthrope*, M. Coquelin aîné, secrétaire de la Comédie française, raconte que le célèbre acteur Molé cassait un siège en prononçant ce vers. A notre sens, c'est là un jeu fort exagéré; Alceste a de la brusquerie et de l'emportement; mais il n'est ni violent, ni brutal.

3. Les exemples d'ellipses analogues sont assez fréquents. Cf. *infra*, I, II :

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tous grossiers, l'avaient beaucoup meilleur.

4. C'est là une expression proverbiale, qui se trouve déjà dans la comédie des

J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme.
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbieu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ¹ ;
Et si, par un malheur ², j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pendre pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE.

Mais sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ³ ?

proverbes d'Adrien de Montluc. Il y a au reste beaucoup d'expressions toutes voisines qui ont cours encore de notre temps : être bien, être mal dans les papiers de quelqu'un, etc.

1. L'expression est très forte et signifie commettre une perfidie vis-à-vis de soi-même, cacher ce qu'on a de généreux dans le cœur. Ne pas confondre avec la locution moderne trahir sa pensée ; elle a un sens diamétralement contraire.

2. Cf. Fem. sav., IV, II :

Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une âme.

3. L'attitude de Philinte est nettement dessinée dès cette première scène. Sa sagesse mondaine lui fait sentir le ridicule des emportements d'Alceste, mais il a aussi un respect profond pour la haute vertu de son ami. Sans doute, c'est avec un sourire qu'il lui dit : « Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte. »

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun ¹ mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie ²,
Répondre, comme on peut, à ses embrassements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments ³.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles ⁴,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?

Mais il n'en est pas moins vrai qu'il tient à se justifier et à ne rien perdre de l'estime d'Alceste. Si la boutade du Misanthrope invitait Philinte à s'aller pendre, lui attire une réplique piquante, le ton du respect affectueux ne tarde pas à reparaitre : « Mais sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ? »

1. Cette expression n'était pas alors banale du style soutenu.

Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte

(CORNEILLE, le Cid.)

2. Au XVIII^e siècle il n'y avait pas là seulement une rime pour les yeux. La diphthongue *oie* n'avait pas le son ouvert qu'elle a aujourd'hui. On prononçait *monnoué, roué (roi)*. Aussi les rimes de ce genre sont fréquentes.

D'un ton, qui témoignait sa joie :
Que de filles, ô dieux ! mes pièces de monnaie
Ont produites !...

(LA FONTAINE, Fable IV, XII.)

3. Cf. La Bruyère. *De la Cour*. « Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un magasin, et dont l'on se sert pour se féliciter les uns les autres sur les événements. Bien qu'elles se disent sans affection et qu'elles soient reçues sans reconnaissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre, parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur, qui est l'amitié, et que les hommes ne pouvant guère compter les uns sur les autres pour la réalité, semblent être convenus entre eux de se contenter des apparences. »

4. M. Saint-Marc Girardin rapproche de ce passage quelques vers de la *Mère coquette* de Quinault (imprimée en 1665) :

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez
D'estroper les gens par vos civilités,
Ces compliments de main, ces rudes embrassades,
Ces saluts qui font peur, ces bonjours à gourmades ?